La grange I

Il pensait à la grange, Auguste, à la grange qu'il avait connue peut-être depuis qu'il avait deux ou trois ans. Il en avait fait son monde secret. Il s'y était fait une cache dans un amas de planche que l'on entreposait sur un soleret, et c'est de là, sans qu'on le voie, dans la pénombre, qu'il observait les adultes. Qu'ils soient là mais qu'ils l'ignorent, lui donnait une jouissance particulière. Il apprenait aussi à aimer ces coins secrets qu'il y a toujours dans une maison. Le sentiment de sécurité presque absolu, il l'avait connu là, à cette époque. Il ne l'avait plus perdu depuis. La grange était un refuge, un vrai, d'où le monde n'était que l'extérieur de la coquille, et lui, ici, il en était à l'intérieur. Et le monde, on pourrait l'affronter avec plus de courage parce qu'on aurait fait ici réserve de volonté.

Il s'y était lancé dans le foin depuis les hauts. Il cherchait les chattes qui mettent bas, non pas pour les effrayer, mais pour les caresser, les aimer, si attendrissantes à lécher leur progéniture toute gluante encore. De beaux moments. Des moments forts. Et qui en même temps avivaient sa sensibilité. Ainsi il n'était pas devenu un sauvage, espèce que l'on ne rencontre que trop dans les campagnes, un être insensible à la peine d'autrui et plus encore à celle des bêtes. Il gardait cette sensibilité à fleur de peau. Et c'est peut-être à cause d'elle qu'il n'avait pas pu traverser le monde avec des ambitions démesurées qu'aucun sentiment ne saurait retenir. Il était modeste dans ses ambitions.

La grange, il l'aimait, il l' aimait avec sa poussière de paille ou de foin, avec ses poutres. Odeur de bois, odeur de foin et de paille, de regain, odeur d'écurie sous-jacente. Magnifiques odeurs. Odeur de sciure prise dans le casier, de charbon là où il en y en avait, dans un coin, entassé entre des planches. Odeur de chat aussi parfois, et quand il pilait dans leur crotte, il charognait et se promettait leur ficher un bois dessus, pour leur apprendre, à ces saligauds ! On les aimait, et puis on les haïssait, surtout quand ils étaient en surnombre.

Et la grange, il la connaissait tant, qu'il aurait pu s'y retrouver en pleine nuit, traverser le pont, emprunter les échelles, aller là où se trouve le monte-charge ou la porte qui communique avec le galetas. C'étaient des gens soigneux, les outils à leur place, en bas, pas de risque de s'enfourcher sur les piquants d'une fourche ou de se couper avec le tranchant d'une hache. Rien qui ne traîne. La place nette, balayée, propre en ordre.

Il se serait mis sur un banc contre la porte de grange. Au cœur de la journée, au meilleur endroit de la maison, en plein soleil levant et il s'y serait assis. Qu'importe qu'il soit seul. Il sait se parler à lui-même, se raconter des histoires. Il aimait aussi à voir le parcours des hirondelles. C'était curieux, elles semblaient jouer entre les deux maisons. Elles tournaient toujours dans le même sens, celui des aiguilles de la montre, et adoraient, sicler quand elles étaient entre les deux bâtisses et que ça résonnait mieux. Elles recommençaient sans

cesse. Elles étaient attachantes, et c'était avec elle vraiment la vie dès le printemps et en été, au cœur de son monde. Et quand il pleuvait, il se mettait de même sur le banc pour regarder tomber la pluie et emporter sur la route un peu du mince de foin qui y reste.

Et il les regarderait encore de là à l'automne, les hirondelles, quand il faudrait partir et qu'elles se mettraient par centaines sur les fils du téléphone, tentant avec peine de rétablir un équilibre que le vent rompait sans cesse quand c'est le mauvais temps. Et alors il en voyait de grelottantes, misérables. Il les comprenait mieux que les autres oiseaux. Il aurait même voulu parfois être à leur place pour aller là-haut en dessus du village, en faire le tour et l'admirer, puis de si haut, plonger sur les toits, mais toujours en évitant les obstacles qui se présentent par un battement d'aile et par une virtuosité extraordinaire. Elles allaient au-dessus du lac et des champs. Elles étaient véritablement les habitantes de la région, et autant que les autres et lui-mêmes, les humains, pouvaient l'être.

- Autant que moi, oui, se disait-il, admiratif.

Ce n'était pas comme les poules. Celles-là étaient à deux pas, en contre-bas, dans le poulailler dont il faudrait refaire la barrière bientôt. Les anciennes poutres avaient fait leur temps et même qu'elles avaient été en chêne. Il faudrait les remplacer par des tubes métalliques et du treillis. Il avait essayé de convaincre ceux de la maison que ce serait plus beau en bois, mais en vain. Il fallait désormais du solide et qui tienne. Et qui tienne encore pour ces générations qui peut-être pourtant ne voudraient plus de bêtes. Ils n'auront plus rien de notre simplicité, qu'on entendait dire, ils ne pourront plus non plus se contenter de la vie qu'on a.

Il voyait dans un coin, sur le pont de grange qui était encore de terre, un chat roulé en boule dans la poussière chaude du matin. Il aimait cet univers en apparence restreint, en réalité très riche de gestes et d'odeur. Il y était toujours serein, apaisé, il se remettait là de tout ce qu'il avait pu lui advenir ailleurs. Il s'y recréait.

Les foins

C'était très certainement la période la plus dure de l'année. Mais en même temps exaltante, puisque en montagne on vit surtout du lait, et qu'en conséquence on fait véritablement sa saison en été. Et cette odeur d'herbe coupée et puis bientôt de foin, quelle merveille… Quand on fauche, on voit une petite fumée au-dessus des champs qui n'est autre que tous ces pollens qui montent dans la fraîcheur du matin. Et ceux-ci se déposent sur la machine toute mouillée qui en devient toute jaune. Elle plonge dans le foin avec son couteau bien aiguisé, elle prend à raz, elle n'en laisse pas une troche.

Odeur de foin partout sur le village, dans la grange et qui se répand à son tour dans la maison. Et même et surtout dans sa chambre placée juste à côté. Il est debout, Auguste, il s'est lavé. Il s'habille dans sa chambre, face à la fenêtre ouverte. Odeur humide du dehors, odeur du vallon qu'il voit devant lui et où il sait l'avance exacte que les paysans y ont. . Bientôt il sera entièrement fauché. Quelle bonne odeur et quelle fraîcheur, avec la rosée. Elle est saine. Elle est à son tour sécurisante. Il la respire, il l'aime, encore que le boulot, aujourd'hui, il faudra le faire, et non pas rester couché rien qu'à sentir ces odeurs qu'on apprécie.

Ce matin il fait beau. Hier soir il pleuvait. La pluie, très forte, il l'entendait, comme il avait aussi entendu avant les grenouilles au bord du lac. La pluie, il la percevait d'abord sur les tuiles du toit, ruisselante, puis qui glougloutait dans les chevaux. Le tout avait formé un véritable déluge, comme un immense concert et d'une force incroyable. Qu'il écoutait, qui l'aidait à s'endormir alors qu'il était encore moulu de ces trois chars de foins un peu mat qu'ils avaient déchargés la veille. Des éclairs zébraient le ciel, et il tonnait si fort qu'il avait du fermer la fenêtre, pas qu'il lui arrive dessus une boule de feu, des choses qu'il avait entendu dire et auxquelles pourtant il ne croyait qu'à moitié. Lui, des boules de feu, il n'en avait jamais vues. Et ces éclairs, un bref instant, ils lui permettaient de voir comme en plein jour. On pouvait voir les champs avec des chirons ou un char qu'on avait laissé à l'angle d'une parcelle en vue de charger le lendemain.

Il y avait beaucoup de place sur la têche. Il en faudrait des chars, la peine en conséquence, pour amener le fourrage jusqu'au toit, et même que plus tard, pour les regains, on devrait utiliser les moindres endroits qu'il reste là-haut, aussi sous le toit, mais sur d'autres solerets à proximité du monte- charge. Il connaissait sa grange mètre par mètre, il la connaissait mieux que personne jamais ne la connaîtrait. Il savait même la forme des planches du sol quand il y mettait le pied. Pas qu'on s'encouble sur une qui dépasse ou qui fait un peu le creux. Et quand on touche le toit, alors qu'arrive la fin des foins, on se met des toiles d'araignée plein la tête, on charogne entre les chevrons où apparaissent parfois quelques clous des planches du toit, ceux qu'on a mis à coté des chevrons et qu'on devrait recourber si on avait le temps. Mais on ne le fait pas, jamais, de telle sorte qu'on les retrouvera tels l'an prochain. Ainsi va la vie, à la campagne. En quelque sorte elle est figée, où rien ne change d'une année à l'autre, où l'on retrouve toujours les mêmes choses et à leur même place.

On chargeait un char, on le déchargeait, on repartait pour les champs. On faisait trois ou quatre chars d'un jour. Auguste se mettait parfois sur le char, parfois il donnait. On faisait encore presque tout à la main, excepté la fauche. Et le tracteur, oh ! Petit, qui était là et qui avait remplacé le cheval.

Mais les foins, c'était naturellement plus que cela, c'était ces heures passées là-bas aux Ecrottaz, sur le plateau qu'il y a et puis dans un grand creux qu'on trouve plus haut et qu'on appelle l'Amphithéâtre, parce qu'il en a un peu la forme. Et dans l'Amphithéâtre, parce que c'est fermé de tous les côtés, souvent

on y est comme dans un four. C’est l’enfer au cœur de l’été et tu y transpires à grosses gouttes. Et d’autant plus qu’on doit déplacer le foin sur de grandes distances à cause d’une pente trop forte pour aller partout.

Et c’est alors qu’on prend le thé, une nouvelle fois sous les arbres qu’il y a plus haut, dans un bosquet, avec de grandes branches qui ont cassé cet hiver et que l’on ne scie pas, pas le temps, pas l’envie non plus. On prend le thé assis sur les pierres qu’il y a sous les arbres, ou sur une grosse branche qui traîne. Et bouillant il te passe la soif, il t e fait transpirer à grosses gouttes. Mais en même temps tu connais un sentiment de fraîcheur, et surtout quand il y a un léger courant. Tu apprécie. Tu es heureux. On regarde les champs. On regarde le village. On regarde à quoi on en est avec nos foins. Est-on en retard sur les autres, même pas, on est dans la ligne. On se remet à l’ouvrage. On descend pour continuer à brasser du fourrage, à le déplacer. Avec ces champs trop en pente, on ne fait que ça. Et mieux vaut le descendre que le remonter. Et bientôt on laisse le terrain parfaitement propre et râtelé. Et cette vision de propreté, même que la journée a été pénible, elle est belle, elle est bonne. C’est l’ouvrage que l’on fait et que l’on mène à bien, c’est cette volonté de faire les choses avec précision, que tout soit achevé, qu’il n’y ait rien à redire.

Mais naturellement il y aurait beaucoup plus à dire sur les foins. Et Auguste le sait, lui qui n’arrive pas vraiment à exprimer ce qu’il a ressenti au cours de toutes ces années. Alors il se tait, il réfléchit, il regarde. Et pour finir il se dit :

- C’est beau tout de même que d’être en vie !

La grange II

LA GRANGE

Il était une fois encore monté sur le solin par les deux échelles successives. La première, en forme d'escaliers, menait sur une sorte de plate-forme qui pénétrait comme un coin dans l'appartement du haut. La seconde, une échelle ordinaire, plus longue cependant, plus casse-cou pour lui qui avait maintenant de la peine à arquer avec sa hanche, ma mauvaise hanche, disait-il, la droite, tandis que son père, lui, de son vivant, parlait de sa mauvaise jambe, la droite elle aussi sauf erreur, est-il possible de se souvenir avec certitude laquelle des deux boitait le plus, laquelle lui était solide et sur laquelle il pouvait prendre appui, conduisait plus haut sur le solin lui-même où naturellement il n'y avait que peu de lumière. Voilà un siècle que la maison existait, et la grange et ses dépendances restaient dans l'ombre. On en avait une belle encrassée, quand il fallait y aller de nuit. On s'y dirigeait alors les deux mains en avant, on s'y cognait contre le char, on risquait de s'empaler sur une fourche, de glisser sur une presse, tout ça parce qu'il n'y avait pas de lumière, justement, et que l'on n'avait pas trouvé cette charrette de lampe de poche.

- Où l'a-t-on encore mise, qu'on disait, elle n'est jamais à sa bonne place!

Vous pouvez le croire, pour monter la deuxième échelle, il s'était crispé sur les pachons qu'il empoignait les uns après les autres. Il s'assurait. Il ne voulait pas faire la grande cupesse trop vite. A sa vie, il y tenait encore. Ne pas se casser les reins. Il entendait les pachons craquer

sous ses gros souliers. Et puis il fut tout en haut, sur les planches qu'il y avait, dans la pénombre. Seule une fenêtre, tout au haut du mur, à raz du toit, éclairait un peu la têche. Mais d'une manière parcimonieuse, à cause qu'il y avait des toiles d'araignées dessus, lesquelles en plus pleines de poussière qu'on enlevait pour dire jamais. Des choses qui restent, voyez-vous, pendant des décennies sans qu'on ne s'en occupe. On ne touchait pas plus celles qui s'étaient agglutinées sous le toit, entre les chevrons, et que parfois, quand la têche était haute, on ramassait avec la tête. Heureusement qu'on avait mis la casquette, ce n'était pas du beau commerce que l'on ramenait quand on redescendait de ces hauteurs.

Pour y voir plus clair, il alla ouvrir la grosse porte de bois qui séparait le galetas proprement dit du solin. Une porte dont la serrure n'avait jamais bien été. Pour l'ouvrir, on devait la soulever. Les gamins, par exemple, ils n'y arrivaient pas toujours, eux qui pourtant aimaient à fouiner partout, et surtout pendant les foins, quand ils venaient ici sauter dans le fourrage frais depuis le chariot. Alors la têche n'était pas encore très haute, ça leur faisait bien quatre ou cinq mètres de chute. Ils aimaient ces impressions que tu as, quand, en te lançant dans le vide, tu as l'estomac qui te revient au niveau de la bouche!

En restant tranquille quelques secondes là-haut, il vit plus clair cependant. Alors il était là, debout dans le solin. Il s'était toujours trouvé bien, dans cet espace de la maison d'ordinaire déserté. Le solin, pour lui, c'était comme un refuge.

- Personne ne pourra jamais me déloger de là, qu'il se pensait, personne. J'y suis chez moi. Et plus qu'ailleurs.

Il avait besoin de cette sécurité. Etre chez soi, et que personne ne puisse venir vous y embêter, d'une manière ou d'une autre. Etre seul. Pour réfléchir, pour revivre les vieilles années, pour entendre aussi, parvenus par l'espace vide qu'il y a au niveau du mur entre les chevrons du toit, les bruits du monde extérieur. C'était la vie, dehors, tandis qu' ici, au dedans, on était un peu hors de la vie. C'était le plein silence. Mais avec le fourrage, il semblait qu'il n'était pas mort, le fourrage, c'était quand même la vie. Une vie différente cependant, calme et recueillie, et surtout très lente. Solide dans tous les cas. Un fourrage qui permettrait de nourrir son bétail pendant près de six mois, si ce n'est pas plus les crouilles années où à l'automne tu es obligé de mettre à crèche plus tôt, à cause que la neige, elle est venue plus tôt aussi, et au printemps alors que tu ne peux pas sortir ton bétail assez vite, parce que l'herbe, en conséquence d'une neige restée trop longtemps ou de la bise, elle n'a pour dire pas poussé.

Et là,du fourrage, il en sentait la bonne odeur. Encore qu'avec le temps, elle s'atténuait, celle-ci.Maintenant, les foins, ils étaient faits depuis longtemps.On en était plutôt aux regains dont la récolte prenait place dans un coin qui se trouvait directement sur la chambre du faucheur. On en rentrait encore. Il sentait bon. Même s'il sentait différemment du foin. C'était une odeur plus forte, plus profonde, qui n'était pas toujours éloignée d'une certaine

odeur de moisi. A cause que le regain, qui est plus compact que le foin, donc qu'il se tasse plus, fermente plus en conséquence. On met la main dedans, on sent le chaud et le mouillé. Pourvu que ça n'aille pas mettre le feu à la grange, qu'on dit. Quand on plonge la main dans ce fourrage, il est comme élastique, à un point tel que quand tu y piques la fourche, il faut pousser à mort pour la faire pénétrer. Le regain, on dirait du biscaume. Il offre sous cet aspect élastique une grande résistance. Pour cela qu'il est si difficile à charger, et qu'on aime mieux les foins que les regains, et même s'il fait plus chaud, que c'est le plein coeur de l'été et qu'on ne fait au monde que transpirer, de la première heure de la journée à la dernière où l'on décharge encore.

C'était là, le solin, un monde de silence. Le monde des chats. Il vit ainsi quelque chose bouger sur la têche, là-bas contre le mur. Les chattes souvent y faisaient leurs petits. C'est là qu'on venait les chercher pour aller les tuer. Il en avait tué combien, lui, de ces petits chats ? Ça lui fendait le coeur, quand il fallait accomplir cette sale besogne. Et c'est à lui qu'on demandait le plus souvent de l'effectuer. Ses deux fils, tout costauds qu'ils étaient, ils rechignaient. Ils disaient:

- Vas-y, toi qui a l'habitude.

L'habitude de tuer, quelle triste qualification, qu'il se pensait. Alors donc c'est le vieux qui se chargeait de ces basses-oeuvres, deux ou trois fois par année, c'est selon, qu'il y ait un chat ou deux. Il n'aimait pas plus que les autres, il n'avait rien du caractère d'un bourreau,

mais voilà, il osait, disons plutôt qu'il se dévouait. Il allait donc là-bas, au fond de la Sagne, et il les écrasait violemment contre le mur du réservoir, ces petits chats dont il sentait la chaleur dans ses mains. On entendait les os craquer. On aurait pu croire qu'ils souffraient. Mais non, ils ne se rendaient compte de rien, ces petits corps pris à moins d'une semaine. Et vlan, contre le mur. Il n'avait jamais besoin de recommencer tant il les lançait fort. Il les retrouvait parfaitement immobiles, chauds encore. Ils saignaient légèrement du nez, la bouche un peu tordue. Pauvres bêtes, qu'il se pensait, voilà comment on les tue. Il aurait des fois voulu pleurer. Et puis il se raidissait. On est obligé, voilà tout, autrement ils nous boufferaient. La grange en serait pleine. Et ils feraient leurs besoins dans le foin. Ce ne serait vite plus viable.

Ces pauvres cadavres encore chauds, il les emmenait plus loin dans le bois. Il les mettait délicatement au pied d'un arbre. Il se demandait s'il fallait faire une prière. Enfin quoi, ç'avait été de petites vies, il savait ce que peu devenir un chat avec le temps, à quel point il peut meubler votre vie, vous aimer et vous aussi l'aimer. Il croyait que les chats avaient aussi une âme, une toute petite âme, mais âme quand même. Il en était persuadé. Pour cela qu'il restait là longtemps à regarder ces petits cadavres. Il ne regrettait pas son acte. Il ne pouvait pas faire autrement. Même que maintenant il était comme soulagé. Il avait accompli ce que les autres ne voulaient pas accomplir. Et pourtant il n'était pas plus fier de lui qu'il ne le faut. Alors il les laissait.

- Ils sont pour les renards, qu'il concluait.

Il rentrait vite à la maison, pas certain quand même de ne pas avoir commis un crime, à sa façon.

Combien de fois plus jeune n'avait-il pas vu mettre bas ses chattes ? C'était affreux, en somme, de participer à ces naissances si émouvantes, vous ne le croirez peut-être pas, mais la chatte, quand elle met bas, presque toujours sans problème, quand vous êtes près d'elle et que vous la caressez, elle ronronne. Car elle a confiance en vous. Elle vous lèche la main, cette même main qui tuera ses petits. Affreux donc de participer à cet acte extraordinaire et de penser qu'on sera soi-même bientôt le bourreau.

Il aimait cette vie, il l'aimait profondément, il était tellement ému qu'il en aurait pleuré. Et puis voilà, c'est lui-même, cette vie, qui la défaisait quelques jours plus tard.

C'est le monde de la campagne, cru beau et poétique, en réalité toujours impitoyable. On tue les chats, on élève des veaux pour leur viande, on mène à l'abattoir ces vaches qu'on a aimées et qui portaient chacune un nom, qui avaient chacune une personnalité. On fait ainsi de la viande avec l'Alouette, celle-là même qui portait le sapin fleuri à la montée et que l'on retrouvait ensuite toute fière et belle, là-haut sur le plan devant le chalet. On en était réduit à cela. A se faire grand maître de la vie et de la mort de son bétail, de toute vie en somme qui n'était pas celle des humains. On allait les chercher où, ces droits ?

Il était donc là sur le solin, seul, silencieux, voire recueilli. La présence d'un chat ne le dérangeait pas, au contraire, elle meublait cet immense espace d'une autre vie que la sienne.

Il fit le tour de son domaine, maintenant qu'il y voyait un peu plus clair. Les yeux s'étaient habitués. Ce qui n'avait été que nuit était devenu une pénombre douce où il pouvait détailler les objets. Il ne risquait pas de tomber dans la grange ou sur un entre-pont. Le chariot était au milieu qui bouchait l'espace où il y a le grand vide. Et puis l'on avait déjà remis en grande partie ces barrières de bois que l'on peut enlever quand l'on décharge, simples perches posées entre des montants verticaux et qu'on assure, pour qu'elles restent en place, avec des clous sans pointe d'un côté, de l'autre recourbés pour former une boucle. On les attache avec des ficelles pour pas qu'on ne les perde.

Ses deux fils étaient ce jour-là au marché du bétail au Lieu, ses belles-filles à la cuisine, ses petits-enfants à l'école située juste à côté de la maison. Les deux bâtiments se touchaient presque, s'il n'y avait pas eu une ruelle entre les deux. Ainsi deux grandes façades se dressent l'une à côté de l'autre vers le ciel. Il restait seul. On ne le dérangerait au moins pas, au contraire, il ne verrait pas âme qui vive. Il en serait d'autant mieux. Il pourrait plonger avec plus d'intensité dans ses souvenirs. Que vous reste-t-il d'autre que les souvenirs, quand vous avez pris de l'âge et que vous envisagez plus souvent qu'il ne le faut de partir ?

Il alla bientôt au monte-charge. Celui-ci ne servait plus depuis des années. Ses

fils avaient installé la soufflerie, de gros tuyaux descendaient directement sur la grange qui pouvaient mener le foin sur la têche. La soufflerie restait dehors, au pied du mur de la grange. On enfournait le foin là-bas et il ressortait sur le tas. Quel gain de temps par rapport à autrefois, qu'il se pensait, quand on devait tout décharger à bras, fourchée après fourchée. On ne s'éreintait au moins plus. Suffisait simplement de tourner un bouton pour enclencher le système et puis d'enfourner. On faisait dix à douze autochargeuses d'un jour, tandis que dans le temps, quand on avait chargé ses quatre chars de foin, on arrivait au soir et l'on pouvait être content. Malgré cette amélioration, le monte-charge restait encore en place. Ses fils connaissaient son goût du vieux et n'avaient pas voulu l'enlever, quand bien même, maintenant, il ne servait plus.

Pour se mettre derrière, il faut monter sur une plate-forme, un grand pas.Il est fiché entre deux poutres verticales prises dans le plancher et clouées aux chevrons du toit. On est juste sous le toit. Ici les grands doivent se courber. Il toucha les manivelles. Il les connaissait bien. C'est qu'il les avait servies, lui. Le bois des poignées était resté poli par toutes ces mains qui l'avaient tenu. Combien de milliers de fois les avait-on tournées, celles-là ? Des milliers et des milliers de fois, pendant près d'un siècle. Etonnamment avec ce système, si lourde était la charge, il ne s'était jamais démonté les reins, au contraire, il s'était fortifié. C'était même devenu autrefois, quand il était dans la force de l'âge, un homme tout en muscles.

Et si on lui en faisait la remarque quand il allait par exemple torse nu aux champs, par les grandes chaleurs, il disait:

- C'est grâce au monte-charge!

Tout en muscles, alors que maintenant, quand il se regardait dans la glace, il l'osait à peine, ce n'était plus qu'un sac d'os. Il se faisait honte à lui-même, avec en plus cette peau pendante, flasque, dégoûtante, qu'il se pensait. Encore beau qu'elle ne pue pas! En somme il n'acceptait pas ce qu'il était devenu physiquement. Son esprit gardait l'image d'un corps plein et musclé, et quand il se regardait dans le miroir, il ne voyait plus qu'un vieux décharné. Repoussant!

- Elle est triste, la vie, qu'il se disait alors. On ne devrait pas vieillir, mais mourir dans la force de l'âge. Surtout ne jamais se voir dégrader petit à petit. Il avait considéré cela comme un supplice majeur. C'avait surtout commencé à l'âge de soixante ans. Avant il s'était bien tenu. Après, après, très tôt, son corps, il s'était comme fondu pour faire de lui ce qu'il était maintenant, une vieille peau. Une peau dont il ne voulait plus. Mais voilà, le problème, c'est qu'il n'avait que celle-là, il ne pouvait pas l'échanger avec celle d'un jeune. Et puis il n'y a quand même, malgré tout, pas rien que la peau, il y a aussi l'esprit. Et à celui-ci, il y tenait. C'est-à-dire qu'il voulait vivre malgré ce qu'il était devenu, voir l'aube se lever chaque matin, pouvoir quitter seul son lit, manger, et puis sortir sur le devant de la maison pour goûter à ces débuts de journée toujours beaux, porteurs d'espoir.Souvent

ça se dégradait l'après-midi, sur le coup de cinq heures, où la déprime lui tombait dessus comme une tuile lui serait tombée du toit sur la tête.

Là-haut, sous la poutre faîtière du toit, on voyait la poulie fixe enchaînée à elle, et puis la poulie mobile avec sous elle le croisillon et les chaînes repliées sur les quatre bras. Quand la poulie mobile était ainsi collée à la poulie fixe, on ne pouvait plus tourner les manivelles, elles étaient bloquées. Et pour faire redescendre de là-haut la poulie mobile, il fallait tirer sur la cordelette qui soulevait un contre-poids libérant le frein du tambour du monte-charge. Le tout se mettait en branle dans un grand bruit de roues qui tournent et font vibrer le coeur même de la maison. Il aurait aimé faire un tour ou deux de manivelle, retrouver les gestes d'autrefois. Il avait aimé cette opération, monter les chars de foin, peut-être comme personne au village. Ça lui était certes aussi une corvée, mais celle-ci, il savait la museler. Alors il était là, derrière son monte-charge, avec un second pour la deuxième manivelle. Et l'on y allait. Au début c'était aisé. Et puis, à mesure que le char se pendait au bout des chaînes, c'était plus difficile, c'est-à-dire plus lourd. Des fois, quand le foin n'était pas trop sec, on croyait soulever du plomb . Il ne renâclait pas là non plus. Il avait les deux pieds posés solidement sur les planches, et hardi petit, il tournait, il tournait rond, il tournait régulier et non par à-coups. Il savait y faire. Il aimait aussi à ce que le second fasse de même, à ses côtés, tourner régulier. De

cette manière à deux on vous montait facile un char. On était tout à son travail. On sentait la transpiration vous couler dans les yeux. On ne relâchait pas son effort. On n'arrêterait pas qu'on ne soit en haut. On voyait le char prendre tout l'espace du trou, monter, manger la lumière peu à peu, et puis faire l'ombre presque complète. Il semblait alors qu'on travaillait dans la nuit. On entendait le bruit des roues dentées, du câble s'enroulant sur le tambour et qui, quand il était dans le bord et montait sur le tour précédent pour glisser soudain à sa juste place, craquait. Le câble craquait, la poutre faîtière du toit là-haut craquait aussi, et quand le foin était lourd, on aurait pu croire même qu'elle allait céder. Ou que le câble lui-même casserait, qui vous reviendrait dessus avec une vitesse telle qu'il vous ferait une immense balafre au milieu de la figure, vous aveuglerait pour le restant de vos jours. C'était là un travail de titan. Mais il avait son charme. On transpirait à grosses gouttes. On avait le bas du dos tout mouillé. Et puis en même temps l'air du dehors provenant de l'entre-deux des chevrons, à cause de cette transpiration, il vous rafraîchissait. Ça faisait du bien. Et puis aussi on comptait les coups de manivelles. Quand on arrivait à cent, on savait que les trois quarts étaient faits. On arquait doublement. Il en faudrait bien encore une bonne trentaine pour que l'on voie enfin le char plus haut que le niveau du chariot. Quand l'on arrêtait , il y avait dans la grange un grand silence. Mais pas longtemps. Car maintenant il fallait repousser le chariot dessous le char de

foin et puis redescendre celui-ci par une savante manoeuvre du monte-charge menée à deux. Enfin cette immense masse s'était affaissée que l'on pourrait, après que l'on ait décroché les chaînes, replié celles du croisillon sur ses quatre bras et enfin remonté le tout au niveau du toit, décharger. Ce qui ne serait pas facile. L'un à se dépondre les muscles du ventre et les reins sur le char, et il le ferait d'autant plus qu'il ne connaîtrait pas l'ordre dans lequel avaient été mises tantôt les fourchées, l'autre à s'empêtrer dans le foin qu'on lui jetterait sur la têche.

C'était quand même le bon temps, qu'il se pensait. A l'époque, au moins, l'on était, si ce n'est jeune, dans la force de l'âge.

Et il touchait le tambour, maintenant, à défaut de travailler. Il sentait avec les mains le câble, qu'on ne peut pas lisser, à cause qu'il a des esquilles qui te blessent d'une façon douloureuse, la cordelette, le contre-poids. Rien qui n'aurait plus été, tout fonctionnait encore. Il touchait les dents des roues, la petite rondelle de bois sur laquelle passait la cordelette. Il touchait tout pour se remémorer. Il n'avait rien oublié. Aucune image qu'il n'ait perdue, si insignifiante était-elle. Pour lui, les images d'autrefois, elles avaient toutes leur valeur. Rien ne peut être indifférent à celui qui a aimé. Les petites choses ont leur importance aussi bien que les grandes. D'ailleurs pas de grandes choses sans les petites. Tout se tient. Nos échelles de valeur ne sont que relatives. On aurait pu se ficher de lui et de ses réflexions apparemment si terre-à-terre. Il n'y aurait pas fait attention. Ils savait que ces dernières avaient

leur valeur. Que rien ne peut être jeté comme ça à la poubelle de ce que nous avons vécu. Ce serait mépriser la vie de l'homme, méconnaître celui-ci dans ce qu'il possède de fondamental: un métier qu'il aime et qui fait sa vie.

Et c'était pourtant fini, maintenant, ces anciennes façon de faire. Puisqu'il y avait désormais la soufflerie. C'est la vie, qu'il se disait. Un engin remplace un autre engin. On montait tout à bras autrefois dans les maisons, ici et dans les autres fermes du village au monte-charge, et aujourd'hui on installait des souffleries. Et Dieu sait ce qu'on aurait demain, du foin compressé peut-être, qu'on n'aurait plus besoin de grange, que de simples réduits suffiraient à contenir une récolte entière de sacs de super-concentré ? Et que celui-ci, on le ferait même directement aux champs. Alors il ne voyait plus qu'un seul paysan pour tout le village. Avec une immense machine qui ferait tout, la fauche, le séchage, le conditionnement. Tu avançerais avec elle en plein milieu des champs plats, pour les pentes tu aurais des bras de trente mètres de long qui te ramèneraient le fourrage à la machine, et ce qui ressortirait, directement en sacs, ce serait justement ce super-concentré. Des choses qu'on ne peut croire aujourd'hui, à peine imaginer.

Ça n'avait pas d'importance en somme. Il est toujours vain de regretter ce qui fut. Car ce qui fait le présent, si moderne cela soit-il, un jour à son tour sera remplacé. Les métiers changeront. Certains même seront abandonnés. C'est ça, peut-être que ces champs, on ne les fauchera plus que

pour laisser le foin pourrir sur place dont on ne saura plus que faire ailleurs. Sait-on ? Ainsi nul ne se fixera jamais sur un système, même jugé parfait. Il y aura toujours du changement. Mais quoi-qu'il se passe, qu'il se pensait encore, c'est quand même que la terre, elle reste. La terre et l'odeur du foin. L'odeur du foin fauché et puis bientôt celle du foin sec. Des choses qui ne devraient jamais disparaître, des choses sécurisantes, éternelles.

Il voyait un peu de jour par les espaces laissés vides entre les chevrons du toit au niveau des murs pour créer de l'air et permettre que celui-ci aére la têche toujours trop humide et trop chaude en période de récolte. Il ne serait pas bon dans une grange que tout soit fermé. Il entendait aussi par ces mêmes espaces les bruits du dehors, un tracteur qui passe, une voiture aussi. Depuis cinquante ans au moins, l'on n'entendait plus le pas des chevaux. Il se souvenait quand au village pourtant on ne connaissait que ça pour effectuer les transports. Alors il percevait d'ici le bruit des fers sur les cailloux du chemin, plus tard sur le goudron. L'on entendait de même les roues à cercles. C'était un grand roulement. Et l'on savait, même que l'on restait dans la grange, qui se manifestait à deux pas de là, car les choses de chacun, elles ne font pas toutes le même bruit.

Il était bien, là, seul, à penser à cette vie passée. Il n'avait pas d'amertume en lui. La vie, celle de la campagne il s'entend, elle se continuerait. Déjà par ses deux fils qui avaient repris depuis

longtemps déjà le domaine, encore qu'il gardait la propriété des champs, et puis probablement par les fils de ses fils. Il y aurait la continuation. La famille, elle resterait attachée à la terre. Il ne serait pas bien qu'elle décroche, qu'elle oublie ce monde paysan qui nous avait fait. Si l'on réfléchissait, on pouvait penser qu'on pratiquait l'agriculture et l'élevage depuis des milliers d'années. Aussi loin qu'on pouvait remonter dans son histoire, les hommes de sa famille, ils avaient toujours été des terriens. Aucun autre métier principal ne se décelait dans cet immense passé. On était lié à la terre par un pacte sacré. Il ne convenait pas de rompre celui-ci, surtout maintenant que trop de paysans se désistent. Il fallait tenir, aller à la rencontre des siècles à venir toujours attaché à la terre, que l'on sache à jamais dans cette grande maison le nom des champs, et que l'on apprécie le travail que l'on accomplit. Que cela soit vital. Plus que le rendement. Car s'il n'y avait plus que cela, paysan, ce ne serait plus qu'un métier comme les autres, avec des comptes, de la rentabilité, du réalisme. Certes, il y a cela. Mais il ne peut pas y avoir rien que cela. Il y a autre chose, de plus grand. On n'est pas des mécaniques. On est homme, avec des sentiments tels que l'attachement, la fidélité. On n'est pas des êtres mouvants qu'une mode égare. On est solide. On croit à des valeurs elles aussi solides. Les autres ne nous changeront pas. On va son chemin avec certitude.

Est-on normal quand on pense ainsi, se disait-il là-haut sous son toit, dans la

pénombre douce de ces lieux qui lui faisait apercevoir les objets non plus noirs, mais bruns. Faudrait-il pour être, devenir mouvant, adaptable ? Ça ne marche pas ici ? Alors hop, tu changes illico presto, et ailleurs, où que tu te sois posé, même de l'autre côté de la terre, ça boume! Des trucs comme ça. Est-on attaché à des valeurs périmées, à des valeurs d'autrefois, quand les choses étaient posées chacune bien à leur place ?

Il ne pouvait pas répondre. Il n'avait pas le recul nécessaire, il lui semblait. Il avait toujours vécu de ce métier-là, lui, et dans cette maison-là. Il n'avait pour dire jamais voyagé, restant comme un clou planté sur une planche,un être que l'on ne déplace pas sous peine de mort. Il était si engagé dans les choses de la campagne, qu'il n'aurait pas pu juger de la réalité de son état et de la valeur de ses certitudes.

Il restait là, à penser à cette forme de vie, sans précipitation, sans crainte non plus. Etait-ce vrai, pourtant ? Car maintenant, il était seul. Certes, il lui restait ses fils et leur famille, mais sa femme, elle l'avait quitté depuis longtemps déjà, et elle lui manquait. Tenez, quand il redescendrait d'ici, elle ne serait pas là pour l'accueillir quelque part, à laquelle il aurait pu dire ses idées. Qu'il garderait pour lui. Ses deux belles-filles, elles trouvaient trop qu'il n'avait pas su évoluer, qu'il regardait trop en arrière et ne savait pas se projeter vers l'avenir. Des trucs pareils, des fois, ça le mettait en colère, il en avait de ces rages rentrées! Mais d'autres fois il gardait le sourire. Comme si à son âge on pouvait

regarder vers l'avant où il ne restait plus que le tombeau. Et sa femme,elle était elle aussi derrière et non devant. Qu'il aille la retrouver un jour ? Il aurait bien voulu le croire, mais il n'y arrivait pas. Il avait beau se forcer, la parole divine, en lui, elle n'accomplissait aucun miracle. Elle se heurtait au contraire sur le mur de sa raison et de ses certitudes. Non pas qu'il n'ait pas cru en Dieu. Mais s'il s'en remettait à lui pour une suite, quelle qu'elle fut, il ne pouvait rien imaginer de concret. Il disait:

- On verra quand on y sera!

A sa femme, il y pensait souvent. C'était surtout la nuit qu'elle lui manquait. Il était seul dans le grand lit qu'il n'avait pas voulu changer, en souvenir. Il mettait la main à droite, là où elle était autrefois,lui il restait à gauche, il ne sentait rien, aucune présence, aucune chaleur. Il n'y avait que lui dans le grand lit. Et parfois il y avait froid, avec les pieds glacés. Ah! il est dur d'être seul après que l'on ait été deux dans la vie et que l'on se soit appuyé l'un sur l'autre, et même que ce n'était pas toujours facile dans les rapports, on n'est pas de bois. Les enfants ? C'est précieux certes, mais ça ne compense pas. Il restait seul. Et seul il attendrait la mort. Quand il pensait à celle-ci, plus souvent qu'à son tour à cause de sa trop grande sensibilité, il se disait:

- Pourvu que je ne souffre pas. Que je ne voie rien.

Il avait surtout peur qu'un jour, c'était sa hantise absolue, il ne puisse plus souffler. Qu'il ouvre la bouche toute grande et qu'il n'y ait rien quand même qui ne

vienne, comme si soudain il n'y avait plus d'air nulle part à respirer.

Il sentait l'odeur du regain. Il s'était assis sur la plate-forme du monte-charge, dans le bord. Ses deux pieds pendaient dans le vide sans qu'il n'y ait aucun danger, car un plancher était là, à un mètre cinquante en dessous. Et puis même, sur celui-ci il y avait déjà une couche de fourrage de cinquante centimètre d'épais. Ça sentait bon le regain partout, en fait, maintenant qu'ils faisaient cette seconde récolte, ses fils. Ils le montaient certes aussi avec la soufflerie, mais de la têche aux différents pontons, ils étaient encore obligés d'y aller à la fourche. Pour ça de même qu'ils l'avaient fait pour le foin, ils étudiaient un nouveau système de manutention.

Il faisait aller ses jambes dans le vide. Cela ne dérangeait pas son arthose que parfois il oubliait. Non pas qu'il redevienne jeune, ça non, sa carcasse, elle avait son usure, mais l'on s'habitue à son état, on fait avec.

La chatte s'était sortie de là-bas, la vieille, qui ne pouvait plus avoir de petits, tant peut-être elle en avait eus. Elle vint se frotter à lui en passant sur le ponton. Alors il la caressa, l'ayant prise sur ses genoux. Il avait toujours aimé les chats. Il lui semblait qu'ils étaient nécessaires dans une maison pour la faire vivre vraiment. Les bêtes à l'écurie, les poules au poulailler, les chats dans la grange et tout autour. Il pensait qu'il y en avait toujours eu dans la maison depuis que celle-ci existait, cela faisait plus d'un siècle. Ils aimaient cette grange, avec ses coins et ses recoins, ses zones

d'ombre, ses caches secrètes.

Il entendit du bruit à la grange. Il ne bougea pas. Pas que l'on sache qu'il était ici. C'était probablement l'une de ses deux belles-filles qui sortait nourrir les poules. Il ne faisait rien de répréhensible, là, sur le solin. Malgré tout il ne tenait pas à ce que l'on sache qu'il y était. Il avait sa vie secrète, avec ses pensées propres. Il s'était forgé un monde qui n'appartenait désormais qu'à lui, et il le peuplait de sa seule présence. Qu'on ne l'y dérange pas!

Le temps passait sur sa retraite. Il ne s'en allait pas. Il lui semblait que s'il le faisait maintenant, il romprait un charme. Il était envoûté par ce côté extraordinairement paisible des lieux. Il percevait avec une acuité formidable chacun de ses éléments, si modeste soit-il.

Il pensa à la vie en général. C'est drôle, qu'il se dit, dans celle-ci on doit avoir un temps vrai et un temps qui ne l'est pas. Et le temps vrai, pour lui, il lui apparaissait avoir été celui qu'il avait vécu avec sa femme et ses enfants. Alors qu'en ce temps-là, pour lui, même qu'il était dans la force de l'âge, le temps vrai, il le situait plutôt quand il avait père et mère et qu'il vivait avec eux. Ainsi donc il y aurait eu plusieurs temps vrai dans sa vie. Il avait sauté d'un temps vrai à un autre temps vrai. Si bien que maintenant il y avait confusion. Il ne savait plus au juste lequel avait été le bon, le vrai de vrai, le plus solide, le seul en fait que l'on souhaiterait vraiment vouloir revivre.

Il eut soudain comme la certitude que dans sa grange, plus précisemment dans

son solin,à cause que la lumière, quand on s'est habitué à la pénombre, est douce, qu'il était au coeur du monde, protégé totalement et à jamais de tous les mauvais coups que l'on peut porter à l'homme. C'était un lieu secret que ne connaissait personne d'autre que lui, où il goûtait depuis un bon moment déjà un état de grâce pour dire absolu. Il s'y recréait, il s'y régénérait.Il serait à nouveau bon pour un mois de vie sereine après ça. Il avait l'exaltation tranquille. Etre si bien, et puis tout à coup, parce qu'on se serait éloigné de ces lieux,être mal, lui apparaissait impensable. Il faisait sa réserve de sérénité pour des jours et des jours.

Parfaitement, qu'il se disait à lui-même, c'est là où convergent toutes les lignes positives qui font le tour de la terre, le point central exact. En réfléchissant un peu, il pouvait savoir que c'était présomptueux de sa part de fixer un point qui aurait été supérieur aux autres de par sa situation, et que des coeurs du monde, il devait en exister des mille et des cents. Il ne pouvait pas cependant s'empêcher de penser tel qu'il le faisait, il n'arrivait pas à concevoir, en son incroyable naïveté, un autre endroit où l'on aurait pu être plus à l'aise qu'ici. Personne ne l'y malmenait, ni par le geste ni par la parole. Et puis soudain il pensa aux siens, à lui. En quoi était-on ici supérieur aux autres, comment se pourrait-il que l'on puisse rencontrer dans cette maison plus de bonheur que dans les autres du village ou d'ailleurs ? Avait-on plus l'amour des hommes ? La tolérance nous était-elle chevillée au corps ? Voyait-on les choses d'une manière

plus juste et plus large ? Il avait la certitude que non. On était dans le gros tas, voilà tout, ni pire ni meilleur que les autres. On n'avait aucune qualité transcendante, aucun génie particulier. On vivait, quoi, on gagnait sa croûte en faisant son boulot. Plutôt à la sueur de son front que grâce à ses méninges. Et l'on ne laisserait surtout pas plus de trace ici-bas que les autres. Nous aussi, on retournerait un jour à la pousière.

La poussière... Il la voyait voleter dans un rayon de soleil qui se frayait son chemin entre deux tuiles du toit et les planches espacées de la sous-couverture pour venir mourir ici sur le plancher, en un tout petit rond. S'il se mettait au travers du rayon, alors il voyait la tache lumineuse se poser sur ses habits. S'il y mettait l'oeil, en s'inclinant, il était ébloui par elle. Il y avait le soleil, là-bas, au-delà du toit, dans l'espace englobant le village. Il y avait l'ombre, ici. Et de la lumière de là-bas, ce qui en arrivait ici, ce n'était que ce mince rayon d'or dans lequel jouaient des paillettes dorées. Un petit trait de lumière presque vivant. Il oscillait, qu'on aurait pu croire, il vibrait et rendait l'endroit plus paisible encore. Un tel rayon n'aurait pu trouer, c'est certain,qu'un espace de paix et de recueillement, tel que celui-ci qu'il habitait de sa présence sans déranger aucun de ses éléments. Il s'intégrait aux lieux, il s'y fondait pour y trouver cette forme de bonheur que ne peuvent deviner que ceux qui ont connu en leur vie une grange ou un galetas, lieux secrets découverts le mieux aux premiers jours de l'enfance. Cette perception qu'il avait ainsi des choses

et des lieux, lui était une forme de jouissance qu'il goûtait pleinement. Il n'aurait donc pas tout perdu de la vie, puisqu'il aurait au moins connu cela. Et c'était quelque chose, quelque chose de fondamental, même d'immortel, il aurait dit.

* * *

Etait-ce parce qu'ici il n'y avait pas assez de lumière, que la pénombre, à la longue, ça ne saurait suffire, alors bientôt il redescendit les deux échelles dont il fit craquer les pachons usés de la première, pour être aussitôt ensuite sur le pont de grange où il alla vers la grande porte ouverte. Dehors c'était la grande lumière. Le soleil donnait en plein. A tel point, parce qu'il était resté longtemps dans l'ombre, qu'il en eut mal aux yeux. Il gagna d'abord la passerelle. Et de là il regarda une fois de plus les poules en contrebas dans le poulailler. Elles l'étonneraient toujours dans ce que leur vie a de primitif, de mécanique même. Il s'était appuyé à la barre. Il les fixait, et puis il ne les fixait plus,les yeux perdus dans le vague. C'était aussi son coin, ici. Il ne savait pas au juste pourquoi, mais la grange, le pont, la passerelle, c'étaient des refuges où il s'était toujours trouvé bien depuis son enfance. Etait-ce parce qu'ils étaient situés au levant, qu'il y faisait vite chaud le matin, et que même, par temps de pluie, si l'on se mettait dans une encoignure, on trouvait son confort ? Jamais ici il ne se sentait de trop. Là-bas, dans la cuisine ou dans la chambre de ménage, maintenant qu'il était seul, il avait souvent l'impression de gêner, avec cette peur permanente, oui,d'être de trop. Son

existence se rétrécissait sans qu'il n'y puisse rien. Il n'était pas loin de dire:

- Voici venu le temps qu'ils aillent me perdre dans la forêt!

Des moeurs que pourtant l'on n'avait pas.

Puis il quittait la passerelle pour retrouver le banc, son banc, sur lequel il pouvait voir l'usure qu'il avait créée rien qu'en s'y asseyant chaque jour. Il y poursuivait ses réflexions moroses. Se souviendrait-on longtemps de lui, qu'il se demandait ? Il avait sa réponse. Quelques années certes, comme pour tout un chacun,et puis on l'oublierait. Comme l'on avait oublié tous les autres. La vie, en fait, n'est-elle pas qu'une longue suite de destinées diverses dont toutes, quelles qu'elles aient été,sont condamnées à être oubliées, fondues les unes dans les autres pour former ce qu'on appelle le passé?

N'empêche, il était bien, là, assis sur son banc. Il regardait les hirondelles. Elles passaient en sifflant entre les deux maisons. On aurait dit qu'elles jouaient. Peut-être que réellement elles le faisaient. Quelles siclées quand même, stridentes parfois à te percer les oreilles. Presque autant que celles des gamins qui étaient dans la cour maintenant pour la récréation. Il les entendait précisemment, et même que la cour est au couchant du collège, et que lui, il était au levant de sa maison. Il ne savait pas comment ils arrivaient à les pousser si hautes. Il lui semblait que lui, quand il avait cet âge-là, il n'avait jamais crié de la sorte. Et c'est vrai qu'il était plutôt silencieux et réservé parmi les autres, qu'il y avait déjà en lui comme une retenue.

Il ne quittait pas les hirondelles des yeux. Elles avaient l'air d'être si heureuses que de pouvoir voler. Ce devait être formidable quand même que de le faire. Lui, il aurait aussi voulu voler , étendre les bras et puis monter dans les airs pour aller se promener au-dessus du village. Quel paysage, et quelles sensations! Oui, il aurait été heureux, là-haut. Peut-être même qu'il aurait rencontré Dieu, ou ces anges auxquels il croyait quand il était petit ? De beaux anges avec des habits blancs et des cheveux blonds. Il aurait aussi été sur le lac, là-bas, au fond du vallon. Il ne l'apercevait pas d'ici. Mais s'il faisait deux pas sur le pont de grange extérieur, disons plutôt la rampe d'approche, pour gagner le Crêt-du-Puits, qui est la route qui passe derrière la maison, il pouvait le voir dans son prolongement, avec la Dent dans le fond, pour fermer la Vallée.

Là-haut... Il savait que les choses y sont plus belles. Il pouvait le dire d'être monté souvent autrefois sur le toit pour y changer des tuiles. Alors, quand il avait fini son travail, il gagnait le faîte et de là, un pied de chaque côté du toit, il contemplait le village. Comme c'était toujours par grand soleil qu'il montait sur le toit, pour ne pas glisser sur les tuiles, le village, il le trouvait plus beau, plus lumineux que d'ordinaire. Et plus encore quand c'était l'heure de la récréation et qu'il entendait sicler les élèves. Ces bruits perçants ne le dérangeaient pas. Au contraire, ils le rajeunissaient. Il croyait se revoir lui aussi là-bas, parmi ceux de son âge, alors que la maison était là, réconfortante, protectrice, à deux pas.

Et là sur son toit, s'il étendait la main contre en haut, il aurait pu croire pouvoir décrocher un nuage pour le mettre dans sa poche, en faire des provisions pour cent ans, des provisions de nuages et de lumière...

Il était là, sur le banc. Il entendait les poules. Et puis il voyait le chat, presque à ses pieds, qui se réveilla soudain pour se rouler dans la poussière.

Alors, comme il lui arrivait souvent maintenant, il s'assoupit.

F I N

A la recherche des temps perdus

[20 sept. 1972] FAVJ

LA GRANGE Première partie

Il existe encore, parfois dans des maisons qui n'en laissent guère plus supposer l'existence, des granges anciennes, témoins parfaits des âges où elles furent créées. En pénétrant dans ces vastes espaces mêlés de poutraisons innombrables, c'est quitter un peu le présent pour retrouver l'époque dont je vous parle.

Le matin, lorsqu'on ouvre la grande porte arrondie qui grince sur ses charnières de bois, le soleil plonge dans l'obscurité de la grange. La poussière alors danse dans la clarté oblique, et sur le terre-plein qui mène à la ruelle éblouissante, dans le sable et les débris de bois, un chat s'étire avec bonheur.

Les planches usées du pont de grange, où ressortent comme des articulations vieillies les nœuds polis, gardent en elles les traces multiples des sabots ferrés. A les voir on croit entendre à nouveau le pas lourd des chevaux résonnant sur le bois qui tremble.

« C'était une journée très chaude. Le ciel se chargeait d'une masse écrasante de nuages noirs, et là-bas, à l'horizon, des lueurs découpaient les crêtes boisées. Les paysans, dans les prairies, par l'approche d'une pluie dont le rideau grisâtre s'avançait maintenant sur les hameaux du vallon, sentaient leurs forces décupler. Mais l'orage arriva bien avant qu'ils n'aient achevé. Il fallut partir en hâte sur les chemins aux boues naissantes. Les chemises collaient aux torses des hommes, les robes détrempées gênaient les femmes dans leur marche ; on voyait celles-ci retenir parfois leurs chapeaux que des coups de vent subits avaient failli emporter.

Ils arrivèrent à la grange. Le char ruisselait sur les planches. Devant lui, dans les harnais de cuir, le cheval essouflé secouait son pelage mouillé. Les hommes, eux, debout sur le pas de la large porte, regardaient à leur tour passer d'autres paysans qui revenaient de plus loin encore. Les roues des chars plongeaient dans les eaux blanches du chemin où se mêlaient les pierres et les fenasses tombées. C'est à ce moment-là peut-être que ces hommes fixèrent les images d'un instant retrouvées aujourd'hui en lettres grasses sur les poutres ou sur les parois de planches.

« Le 24 juillet 19..., violent orage. Rentré le 27e char de foin sous la pluie ».

***

Pour gagner le solin, il faut monter deux échelles dressées. Les traverses de bois crissent sous les souliers lourds, et plusieurs d'entre elles, amincies et tordues par les passages renouvelés, ploient sous la charge imposée.

Il fait bon rester là-haut dans la pénombre silencieuse ; il y règne une odeur toujours pareille, mélange de poussière accumulée et de bois vieillis. Aux poutres pendent les toiles d'araignées que le temps a noircies. Par une fenêtre placée haut, presque au faîtes du mur, un jour pâle se projette sur le foin rentré.

« La plus grande joie des paysans est de considérer, par le jour d'orage qui prolonge les fenaisons accomplies, leurs têches peignées. Avec celles-ci ils revoient leurs champs perdus au fond des campagnes, ils retrouvent les journées étouffantes des travaux passés.

Que de peines sur les terres brûlées de soleil ! Et pourtant les soirs venus, à l'heure des derniers voyages, qu'ils sont heureux. La rosée tombe sur les prairies et les bois proches d'où montent les odeurs retrouvées. Le cri des hirondelles, dont on aperçoit les passages rapides, leur apparaissent plus stridents tout à

coup, tandis qu'au bout du chemin parcouru le village résonne de bruits nouveaux, une boillie vide frappée sur le sol dur, des cris d'enfants dans une rue tranquille. C'est l'instant où le clocher de l'église achève de grandir à leur approche. »

***

Dans l'ombre d'une esplanade, le monte-charge attend les efforts soutenus de deux hommes dont les torsent luiraient. Le monte-charge... Imaginez-le avec son contre-poids, avec sa roue dentée et ses deux manivelles, tordues par la force centrifuge alors qu'elles battent dans le vide comme deux bras déchaînés. Le voir c'est entendre le roulement motone des engrenages, le cliquetis du cran d'arrêt et la peine des hommes. Le voir c'est aussi considérer le fourrage hissé avec lenteur, et dont la masse énorme fait craquer la poutre maîtresse du toit.

Oh ! ceux qui ont tourné les manivelles doivent s'en souvenir ! Ce n'est pas là une peine que l'on peut oublier. Aujourd'hui, lorsqu'ils descendent la rue et qu'ils entendent comme autrefois le bruit oublié du monte-charge, glissant sous les espaces vides de l'avant-toit, ces hommes ne sont-ils pas surpris ?

***

Au coin obscur du solin des choses anciennes attendent. C'est le traîneau aux patins rouillés qui glissait sur le chemin de la gare, c'est la herse que le cheval d'un grand-père traînait dans les champs labourés.

Les traîneaux... Que les hivers où on les ressortaient du fond des granges sont loin. Les attelages trottaient sur la route enneigée. Les grelots résonnaient dans l'air glacé alors que du pelage des chevaux montait comme une vapeur légère.

Les herses... Il demeure l'image d'un homme de chez nous, droit et fier aux côtés de son cheval. Le champ labouré s'étend derrière lui et plus loin, au fond de la vallée, c'est le village.

[4 oct. 1972]

LA GRANGE Deuxième partie

Un jour qu'il était assis sur les poutres du solin, Jean-David rêvait dans le silence.

— Tu aimes ces granges, lui demanda-t-on ?

— Oui, répondit-il, oui je les aime. Toutefois je crains que vous ne puissiez comprendre vraiment ce qui me les fait aimer. Aussi je vous en prie, écoutez-moi.

La vie même ordinaire de l'humanité est faite d'événements dont les inquiétudes, que les conséquences ont engendrées, heurtent sans cesse notre besoin absolu de sécurité. Il en résulte une recherche permanente qui vise à rétablir l'équilibre rompu.

— Mais Jean-David, en quoi une grange peut-elle t'aider en cela ?

— Laissez-moi vous répondre, poursuivit-il. Tout peut arriver, même les catastrophes les plus effroyables, tenez, celles dont les inscriptions de cette planche témoignent encore, tout peut arriver dis-je, tant que la terre demeurera, pour la survie même des hommes, il faudra que le fourrage s'accumule dans cette grange. Jamais, m'entendez-vous, jamais cet espace immensément vide au printemps, quand viennent les jours de la montée, ne devra plus l'être à l'approche de l'automne. Dans le voisinage immédiat les usines pourront se fermer, les hommes qu'elles font vivre se retrouver sans travail, je reverrai ici le paysans comme s'il ne se passait rien. D'autre part je ne crains pas, s'il m'était permis de vivre plus qu'à l'âge possible, de me retrouver dans cent ans en cet endroit. Je suis sûr d'y voir encore le spectacle d'aujourd'hui.

Voyez-vous, les visions dont je vous parle, où que j'aille et quoique je fasse, me permettent de vivre mieux qu'aucune autre. Ainsi

maintes fois je me suis parlé à moi-même en ces termes : « Plus tard je retournerai là-bas à notre grange, je monterai les échelles de bois, je m'assièrai à nouveau dans la pénombre silencieuse. Alors par mes rêves je retrouverai le seul monde qu'il m'est possible d'aimer, et j'effacerai par lui les images vaines de ce jour ».

— Mais quel est ce monde, Jean-David ?

— Ce monde est celui de la terre, répondit-il à nouveau ; il est celui des champs cachés dans le creux des combes ou à la limite des forêts, celui des orages d'été sur les campagnes dessèchées ou des soleils au cœur des plus chaudes et pénibles journées.

Mais le passé aussi l'a fait naître. Je vois de vieux chars aux roues blanches de pierres écrasées, des chemins de terre qui se perdent au plus loin des vallons. Je vois encore des femmes et des jeunes filles, vêtues toujours de robes de couleur, longer les prairies animées des travaux de l'été.

— D'où viennent ces femmes et ces jeunes filles, Jean-David ?

— Elles vivaient hier, dit-il, mais peut-être ont-elles la beauté de celles qui rêvent aujourd'hui et que je rencontre parfois. Comme elles me sourient ! Leurs regards sont pleins de soleil, leurs cheveux longs et clairs sous les chapeaux de paille.

— Que sont pour toi ces visages, Jean-David?

— Je les aime, leur dit-il ; je les aime et je les emporte avec moi, là-bas en des mondes parallèles où tout est possible, là-bas où ils sont la seule clarté de mes journées.

— Mais quel est donc ton univers, reprit-on ; regrettes-tu l'autrefois ou ce monde qui n'est pas et que tu crois pouvoir exister ?

— Revivre ce qui fut ou imaginer des vies

nouvelles, dit Jean-David, goûter à des bonheurs oubliés ou inconnus, ce n'est pas regretter. Qui serait assez courageux pour désirer le retour à une époque passée ? Le présent ne nous offre-t-il pas toujours le plus de chances d'être heureux ? Et pourtant le surmonter, aller bien au-delà des spectacles qu'il nous offre, si grandiose et si nombreux soient-ils, c'est l'amplifier à l'infini et par-là multiplier notre propre existence. Ainsi je dirai que l'une des fabuleuses richesses de l'homme demeure son étrange pouvoir d'évocation, et que ses rêves donnent à sa vie beaucoup plus que les grandes fonctions espérées à l'âge de tous les avenirs.

***

Dans le mur chaulé qui sépare le haut de la grange du reste de la maison, il est une porte de bois que l'on peine à ouvrir. Mais derrière elle, c'est déjà un autre univers, et, dans la profusion de ses objets entassés, mille rêves nouveaux pourraient naître, mille rêves qu'un jour j'espère vous conter.

Rémy Rochat.